

le service protestant



Dimanche 13 septembre 2020

u
n
p
e
t
i
t
d
é
j
e
u
n
e
r
r
i
s
s
a
n
t
!

Elian Cuvillier, professeur à l'Institut protestant de théologie.

Marc 14, 50-52

Dans de beaux draps

Je connais la fontaine qui sourd et coule
Bien que de nuit

Profond est le secret de cette fontaine
Mais je sais la trouver, la chose est certaine
Bien que de nuit

Et guidé par la foi dans la nuit obscure
J'aime boire cette eau fraîche et pure
Bien que de nuit

D'où vient-elle on ne sait, elle est très ancienne
Mais je sais qu'il n'est rien qui d'elle ne vienne
Bien que de nuit

Sa clarté que jamais ne couvre la nue,
Toute clarté je sais nous en est venue
Bien que de nuit

Présente et appelant toutes créatures,
Et chacune y vient boire en la nuit obscure
Car c'est la nuit

La fontaine éternelle à l'eau délectable
Je la vois dans ce pain, là sur cette table
Bien que de nuit

(Saint Jean de la Croix)



Nous avons vécu une période étrange et éprouvante. Nous en garderons sans aucun doute le souvenir pour de longues années. Pour toute une génération, cela restera une expérience aussi inattendue qu'éprouvante. Pour d'autres, en d'autres temps, en d'autres lieux, ce fut ou c'est la guerre, la catastrophe, la misère. Pour nous, habitués au confort, à la liberté de circuler, à la sécurité et aux risques calculés, ce fut la découverte d'un réel éprouvant qui a fait irruption dans nos existences.

Comment faire avec ?

Nous tentons, chacun avec les moyens du bord de construire des digues, d'expliquer, d'oublier, de donner du sens : toute une foule d'imaginaires se proposent aux humains pour trouver les mots afin d'expliquer l'inexplicable.

Et puis, nous chrétiens, nous avons les Écritures pour nous aider à affronter et à penser la période qui se termine. À vivre aussi celle qui s'ouvre devant nous.

Je vous propose ce matin d'écouter deux courts textes de l'Évangile de Marc qui se situent au moment de la mort de Jésus pour le premier et lors de la Résurrection pour le second :

Lecture des textes :

Marc 14, 50-52 :

⁵⁰Alors tous les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. ⁵¹Un jeune homme suivait Jésus, vêtu d'un simple drap de lin. On essaya de l'arrêter, ⁵²mais il lâcha le drap et s'enfuit tout nu.

Marc 16, 1-8 :

¹Lorsque le sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie (mère) de Jacques et Salomé achetèrent des aromates, afin d'aller embaumer Jésus. ²Le premier jour de la semaine, elles se rendirent à la tombe très tôt au lever du soleil. ³Elles disaient entre elles : Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau ? ⁴Elles levèrent les yeux et s'aperçurent que la pierre, qui était très grande, avait été roulée. ⁵Elles entrèrent dans le tombeau, virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche, et elles furent épouvantées. ⁶Il leur dit : Ne vous épouvez pas ; vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié ; il est ressuscité, il n'est pas ici ; voici l'endroit où on l'avait déposé. ⁷Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée : C'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. ⁸Elles sortirent du tombeau et s'enfuirent tremblantes et hors d'elles-mêmes mais elles ne dirent rien à personne à cause de leur effroi.

Qui est ce « jeune homme » (*neaniskon* en grec) vêtu d'un simple drap (*sindôn* en grec) et qui va se retrouver en fuite, dans le plus simple appareil, c'est-à-dire « nu ». Pourquoi est-il resté plus longtemps que les autres ? Fut-il le témoin discret et, pensait-il, non impliqué du drame en train de se jouer ? Ni disciple, ni traître, ni soldat, ni romain, ni juif. Neutre en quelque sorte ? Pas sûr. Non, il est plutôt dans un « hors champ ». La neutralité est en effet une illusion. Ce jeune homme, on va le voir, est impliqué « jusqu'au cou » dans l'affaire Jésus. Nous y sommes, nous humains, et que nous le voulions ou non, toujours jusqu'au cou ! Ainsi de ce confinement que nous avons vécu : malades affectés du Covid 19, soignants, travailleurs indispensables au fonctionnement du pays ou simples citoyens reclus au domicile, tous nous avons été pris par cette déferlante de la pandémie. Jamais neutres. D'une manière ou d'une autre impliqués.

Ce « jeune homme » était peut-être là pour se faire une opinion plus précise, à moins que ce ne soit par sympathie pour la cause défendue par Jésus, mais une sympathie qu'il voulait « à distance ». Or voilà que, de simple spectateur qui pensait possible d'en savoir un peu plus que les autres en restant plus longtemps, mais à distance, voilà qu'il va lui falloir, littéralement, sauver sa peau. Pour cela, il va devoir abandonner le drap rassurant qui le

protégeait du regard des autres, ce drap qui lui donnait une contenance, une identité. Oui, il faut laisser le drap qui le couvre pour sauver sa peau. « Qui veut sauver sa vie la perdra » dit ailleurs l'évangile (Mc 8, 35). D'une certaine manière, confronté à la nécessité de sauver sa vie, le jeune homme perd l'image qu'il avait de lui et qu'il donnait aux autres. Il s'enfuit tout nu, déshabillé de toutes ses sécurités en perdant son drap, de toutes ses certitudes. L'image de ce jeune homme perdant son drap me fait penser à un tableau de la Renaissance : Caravage ou Piero della Francesca et les tissus qui enveloppent les corps.

Il vous est peut-être arrivé de rêver que vous deviez vous enfuir sans avoir le temps de vous vêtir. Quand cela arrive, nous ressentons alors un profond sentiment d'insécurité, celui d'être livré aux autres et au monde dangereux qui nous entoure : un véritable cauchemar. Eh bien, c'est ce qui arrive au jeune homme. Il n'a plus rien, il n'est plus rien. Le drap qui couvre aux yeux de tous ce qu'il est véritablement est tombé. Il est sans protection devant les autres, nu. Comme on dit de la vérité qu'elle est « toute nue ». Mais la vérité toute nue on peut la voir en face ; on en meurt. Alors il nous faut des draps pour nous vêtir.

Comme peut-être, en ce temps de confinement que nous avons vécu nous nous sommes trouvés devant le risque d'être nus face à nous-mêmes et peut-être aussi face aux autres avec lesquels nous avons vécu ce confinement : difficile de cacher longtemps ce que nous sommes, ressentons ou vivons dans les moments difficiles.

Pourquoi a-t-il fallu en arriver à cette extrémité ? Impossible à dire.

Pour ce jeune homme, serait-ce que, au plus profond de lui-même, il a ressenti le désir d'aller jusqu'au bout, plus loin encore que les disciples ? Car les disciples ont fui avant. Avant d'être mis à nu. Ce jeune homme, lui, quelque chose l'a poussé à faire un pas de plus... ou plus exactement quelque chose l'a poussé à ne pas bouger. À rester là, pour tenter d'aller jusqu'au bout de cette histoire absurde et tenter d'en comprendre la vérité. Mais voilà qu'en attendant un peu plus longtemps, il a pris un risque inconsidéré, le risque qu'on mette la main sur lui. Et pour échapper à cette capture, il ne doit son salut que dans l'abandon du dernier bien qui est le sien, son vêtement dont on sait qu'il est signe d'identité. La fuite ne l'a donc pas laissé indemne. Nu, vide de tout, il lui sera plus difficile de reconstruire sur des illusions. Son drap (vous savez celui dont on se drape, comme on dit de quelqu'un qu'il est « drapé de certitudes ») son drap est resté sur le bord du chemin, plus exactement entre les doigts du soldat qui voulait le saisir.

Il me plait alors d'imaginer que le drap du jeune homme n'est pas perdu pour tout le monde. Ce drap a servi pour autre chose. Nous le retrouvons en effet pour envelopper le corps de Jésus (15, 46). C'est en effet le même terme (*sindôn* en grec) qui est utilisé ici — seule autre fois dans l'évangile. Il y a bel et bien deux seules mentions d'un drap dans tout l'évangile de Marc : celui du jeune homme, laissé entre les mains des soldats, et celui acheté par Joseph d'Arimathée pour envelopper le corps de Jésus, pour cacher, justement, sa nudité. Car Jésus, ne l'oublions pas, a été crucifié nu, après qu'ont été partagés ses vêtements (15, 24). Crucifié nu c'est-à-dire crucifié dans la vérité de ce qu'il était, sans masque (de protection !) et sans fard, la vérité « toute nue », celle du Dieu mort, du Dieu crucifié. Mais avec le drap, voilà que l'on se dépêche, pudiquement et religieusement, de le recouvrir. De lui redonner une dignité, de le rendre respectable, regardable, acceptable, vénérable même. C'est indispensable parce que la nudité, en cette affaire, est insupportable.

Oui, il me plait d'imaginer que Joseph d'Arimathée a racheté aux soldats le drap du jeune homme. Qu'il a payé de ses deniers les certitudes abandonnées d'un autre, qu'il a récupéré ses restes et a ainsi permis que se perpétue, dans l'histoire, l'illusion que, devant le Dieu crucifié, nous pouvons être maître de quelque chose, que nous pouvons ne pas être totalement déstabilisé devant cette mort étrange et scandaleuse. Avec un corps à

posséder, à embaumer, il a permis que nous puissions aller jusqu'au bout sans nous dévêtir totalement de nos sécurités humaines, toujours drapés de quelques certitudes (religieuse, philosophique, morale, agnostique, scientifique...). Des certitudes au moyen desquelles nous allons pouvoir donner un sens « acceptable » à ce corps mort.

Joseph d'Arimatee : il est bien vivant. Il va racheter le drap. Il ne peut pas supporter la castration toute nue. Il faut l'envelopper. Il faut envelopper la castration (la nudité). Autrement on est complètement impuissant, on est dans la vulnérabilité la plus extrême (mort et naissance). Tous nous sommes confrontés à la castration. On ne peut pas vivre hors enveloppe. La preuve de l'humanité de Joseph : c'est qu'il rachète le drap.

Dans notre quête de certitudes, le jeune homme nu, lui, n'est plus là pour nous accompagner. Dans notre tentative de récupération du corps mort de Jésus, le « jeune homme nu » nous laisse seul. Il n'est plus à nos côtés... Mais il n'a pas pour autant disparu. Il est simplement ailleurs. Non pas au dehors de la tombe, comme les femmes, mais au dedans, au plus profond de la sombre caverne, au plus profond de la mort. Et de cette mort il est ressorti pour « s'asseoir à droite » (16, 5) tel le « jeune homme » (seul autre emploi du terme *neaniskon* dans l'évangile de Marc) dans le tombeau au matin de Pâques. Mais à droite de quoi ? D'une place vide. Il est là pour constater l'absence du corps et l'absence du drap qui enveloppait le corps et qui l'emprisonnait. Mais lui, le jeune homme, il est assis, revêtu d'un vêtement blanc, ce vêtement que recevait le nouveau baptisé au sortir de l'eau, où il était entré nu, pour signifier que plongé dans la mort avec le crucifié il en ressortait revêtu de la vie nouvelle du Ressuscité. Revêtu d'une nouvelle identité, celle d'enfant de Dieu. Le voici alors qu'il se met à parler (lui silencieux jusque-là) : « Le crucifié n'est pas ici... Il vous précède en Galilée ».

Ce n'est pas ici qu'il faut venir le chercher. Ce n'est pas ici qu'il nous attend. Ce n'est plus dans le drap de nos certitudes, fussent-elles des certitudes éplorées comme celle des femmes. La mort par laquelle il est passé n'est pas un semblant de mort. Le Dieu nu et crucifié, le Dieu nu comme le jeune homme, ce Dieu est ressuscité. Il est passé de la mort à la vie. Il a traversé et il nous attend de l'autre côté de la vie... Mais l'autre côté n'est pas là où nous l'imaginons. L'autre côté n'est pas au ciel, l'autre côté est du côté de notre vie quotidienne, de nos Galilées à nous où il nous précède. Serait-ce alors qu'il s'agit de recommencer comme avant... avant le confinement ? Non, car si nous avons suivi le jeune homme, c'est nu que nous sommes passés par la croix, vidés de nos vêtements de scène, ceux avec lesquels nous donnons le change. Ceux avec lesquels nous justifions de notre existence devant les autres. Nus, déshabillés de ces vêtements de scène et revêtus d'un vêtement nouveau, celui de la résurrection qui nous fera prendre les routes humaines d'une nouvelle manière : simplement accompagnés et aimés pour ce que nous sommes.

Nous voilà donc dans de « beaux draps », ceux avec lesquels nous sommes venus, plus ou moins récents, plus ou moins acceptables pour les autres, mais qui nous permettent d'exister devant eux. Le drap c'est un imaginaire dont nous nous enveloppons (au sens positif ; ce n'est pas qu'une illusion). Quand le bébé naît on l'enveloppe d'un drap. Quelque chose de vachement charnel.

Les « draps » dans lesquels nous sommes entrés en confinement et ceux avec lesquels nous en sommes sortis... avec lesquels nous nous sommes enfuis loin de cette difficile rencontre avec nous-mêmes. Mais, comment allons-nous vivre maintenant ? Supporterons-nous la vision du Dieu nu, crucifié, vidé des images que nous en avons ? Ou partirons-nous tout habillé encore de nos certitudes et de nos protections ? Quel Joseph d'Arimatee sera là pour nous acheter un drap et rhabiller pour nous le Christ que nous pourrions alors venir embaumer selon nos convictions personnelles. Serons-nous les disciples loin du tombeau, les femmes à la recherche du corps... où le jeune homme revêtu de blanc, témoin que la vie a fait son chemin, non pas à côté de la mort, non pas en niant

la mort, non pas en la cachant, mais que la vie a fait son chemin en traversant la mort, en passant par la mort ?

Au cœur même de nos confinements, du fond du tombeau, le « jeune homme nu » nous a dit : Il n'est pas ici. Il est au plus profond de ce qui fait votre humanité et vos failles. Au matin de cette Pâque si particulière de l'an de grâce 2020, c'est là qu'il nous a invité à aller le chercher. C'est là qu'hier comme aujourd'hui il nous attend. Mais il faut pour cela laisser notre vêtement de scène. Il faut se laisser dépouiller, mettre à nu pour revêtir un vêtement nouveau. Il faut que quelque chose meure en nous pour que surgisse la nouveauté. Dans cette situation que nous n'avions jamais vécue, une occasion nous a été offerte, comme jamais sans doute.

Revenons une dernière fois sur ce jeune homme. Au fond, il est comme déjà mort au moment de l'arrestation de Jésus. Il préfigure ce qui va arriver à Jésus : mis à nu. Il est comme une vision de ce qui vient. Jésus l'a vu et il s'est vu mort à travers lui : comme dans un rêve. Il est aussi comme Lazare ce jeune homme : il est une vision pour Jésus de sa mort. Mais il est aussi dans le tombeau revêtu d'un vêtement nouveau préfigurant la vie nouvelle donnée. Le jeune homme nous indique le chemin : il est avant et après la Passion. Il est au-devant de nous. Il est ce qu'on fera, plus exactement ce qu'on sera.

Quand ils n'auront plus sur les lèvres que l'infinie litanie des désastres, quand leurs yeux s'arrêteront sur un ciel verrouillé et une terre à l'abandon, quand ils plieront sous la bourrasque des illusions perdues, et quand ils se laisseront gagner par la froidure du dedans, dis-leur... Dis-leur seulement qu'une Parole vient qui brise les évidences, dis-leur que de l'humain, une autre version est possible, dis-leur que l'hiver des cœurs abrite une promesse ! Dis-leur surtout que la lumière attend de naître sous leurs pas, dans le terreau de leur fragilité reconnue ! (Francine Carillo)

Musiques : Jean-Sebastien Bach, Contemplation. Interprète, Anne Queffelec.

MEDITATIONS RADIODIFFUSEES - France Culture le dimanche à 8h30

www.protestants.org/page/832690-radio

www.protestants.org/page/938589-archives-radio

Fédération protestante de France Service Communication

47, rue de Clichy - 75009 PARIS

Tél. : 01.44.53.47.17 – email : communication@federationprotestante.org